

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol. III.

Montreal, (Bas-Canada) 16 Février 1861.

No. 6.

SOMMAIRE.—Poésie: La Charité, (fin).—Chronique.—A nos Abonnés.—Mort de l'honorable D. B. Viger.—Esquisse sur le général de Lamoricière, par M. Wilf. Tessier, (suite et fin).—Discours sur l'armée pontificale, par M. Désiré Girouard, Avocat.—Montréal description.—Nouvelles et faits divers: Température en Canada et en Europe.—Un porroyeur de drapeaux ennemis.—Lecture de M. Bourrassa et concert.—Oharade.

POÉSIE.

LA CHARITÉ (1).

Du Dieu, qui régit tout, la sage Providence,
A voulu qu'en ce monde aux uns fut l'abondance,
Aux autres le besoin.

Aux malheureux il dit: Patience et courage!
Le riche, pour avoir mon royaume en partage,
De vous doit prendre soin!...

Puis au riche: Malheur! si ton âme trop fière
S'endurcit au contact des trésors de la terre
Et leur dresse un autel;
Si tu ne souffres pas des rigueurs de l'étable,
La pauvreté du cœur, seule, sera capable
De te conduire au ciel!

Dès lors furent rompus les fers de l'esclavage:
La solidarité devint l'heureux partage
De l'univers chrétien;
Et, pour donner au monde une vertu nouvelle,
Jaillit du haut des cieux la divine étincelle
De l'amour du prochain.

O ma chère Cité, de ce vaste incendie
La chaleur dans ton sein ne s'est pas refroidie.
Le sang de tes martyrs
N'a pas en vain coulé du haut de ton calvaire;
Chez toi, le dévouement n'est qu'un fruit ordinaire
De ces grands souvenirs.

Qui pourrait ici-bas raconter les mystères
Les prodiges d'amour opérés par nos mères
Au seuil de l'ourrier.
Au chevet du malade, au berceau de l'enfance,
Qu'un sublime secret d'un modeste silence
Elles vont confier?...

Dieu les voit, c'est assez, leur vertu surhumaine
De frivoles honneurs ne se met point en peine;
Leur tendre pitié
Connait mieux les réduits, les demeures obscures,
Que les lambris dorés, les superbes tentures
Des bals de charité!

Vous dont le cœur étroit ne donne qu'en paroles,
Et sait toujours trouver mille excuses frivoles,
Sachez qu'un Dieu vengeur
Des larmes de la laim vous rendra responsables!
Celui-là seul qui sème au sein des misérables
Récolte le bonheur!

Et vous dont à s'ouvrir la bourse est toujours prête,
Ames tendres, pour qui l'aumône est une fête,

Donnez, donnez encor!...
Et, content d'avoir mis votre cœur à l'épreuve,
Comme il fit autrefois pour l'huile de la veuve,
Dieu doublera votre or!...

Garde bien, *Montréal*, ce noble privilège
Qui t'a formé toujours un glorieux cortège
De cœurs reconnaissants!
Garde bien ton beau nom de ville des aumônes,
Si tu veux dans le ciel conserver tous les trônes
Promis à tes enfants.

J. BLANCHON.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE:—Du mouvement religieux en Angleterre.—Travaux et succès des nouveaux Apôtres.—MM. Newman, Manning, Faber, etc.—Le Roi de Naples à Gaëte.—Les fureurs de la Révolution.—Séance de la société Historique de Montréal.—Séance au Cabinet de Lecture.

Au milieu de tous les événements qui occupent l'attention publique en ce moment, il en est qui passent inaperçus et qui cependant ont leur importance et leur intérêt.

Le temps les dévoilera plus tard et les manifestera au grand jour.

Parmi ceux-ci nous ne devons pas oublier le mouvement religieux qui a été signalé en Angleterre, il y a quelques années, et qui, parmi tant d'autres faits qui tiennent la scène du monde, a continué son cours, ses développements et ses progrès. Voici ce que nous lisons dans un journal imprimé en 1859:

“ Le catholicisme compte maintenant en Angleterre et en Ecosse 926 églises et chapelles, tandis qu'en 1792 il n'en avait que 35.

“ Il y a actuellement, en Angleterre et en Ecosse, 11 colléges.

“ Le nombre des prêtres, tant en Ecosse qu'en Angleterre, est de 1,217, ce qui constitue une augmentation de 625 depuis l'année 1841.

“ Le nombre des couvents de femmes est de 110, et celui des couvents d'hommes de 34. C'est-à-dire qu'il y a 127 couvents de plus qu'en 1841.

“ Les écoles, en Angleterre, sont au nombre de 272, et le subside que l'Etat leur accorde est monté, dans la seule année 1858, à 24,000 livres str. (fr. 600,000.

“ Le nombre des maîtres catholiques rétribués est de 850. Dans la seule année 1858, il y a eu l'immense accroissement de 32 écoles nouvelles subsidiées par l'Etat. L'Eglise catholique a pu obtenir dernièrement des Aumôniers rétribués pour l'armée; on leur

(1) Voir page 41.

accorde le rang d'officiers. Actuellement ils sont au nombre de 19, tous soutenus par la caisse de l'Etat, et dont 4 ont été désignés pour l'armée même d'Angleterre ; 2 autres pour la marine, avec résidence à Sheerness et à Portsea.

« Mais ce qui doit être avant tout rappelé, c'est que l'Eglise de Rome a maintenant en Angleterre une hiérarchie de 13 évêques, avec des titres attachés aux villes ou aux territoires, et ayant à leur tête un Cardinal-Archévêque. »

C'était donc avec raison qu'un publiciste éclairé faisait remarquer dernièrement que le catholicisme n'a nulle part plus de chances qu'en Angleterre. Il y a conservé de profondes racines : outre les familles assez nombreuses et considérables qui n'ont jamais voulu abandonner leur croyance, on peut dire que, de toutes les nations dissidentes, l'Angleterre est celle qui a le plus conservé de germes de vraie Foi.

Toutes les grâces conquises par des siècles de fidélité et de sainteté ne sont pas perdues. Cette Ile, l'une des maîtresses du monde moderne, a été l'Ile des saints. Elle a de belles pages dans l'histoire de l'Eglise. Que l'on visite cette contrée, que l'on voye les monuments qui restent des temps où elle fut fidèle, et on sera frappé d'admiration et d'étonnement !

Alors des milliers d'Eglises splendides et de Monastères occupaient le sol de la vieille Angleterre, et lui formaient comme une blanche couronne de pierres, d'où s'élevaient sans cesse la supplication et la prière. Que de vertus et d'actes héroïques de Foi rappellent tout ce qui reste encore de ces gloires du passé !

Les saints illustres qu'a fournis le cloître, l'armée, le trône, veillent du haut du ciel sur les destinées futures de leur patrie terrestre. Les pères de ces enfants égarés ne les oublient pas ; sans cesse ils supplient pour eux l'Eternel.

Enfin, les jours actuels ont vu les signes certains d'une bénédiction particulière et d'une effusion merveilleuse de l'Esprit-Saint.

Des milliers d'âmes ont été touchées dans ces dernières années ; mais de plus, Dieu n'a pas seulement donné à ces âmes la grâce du salut, il a répandu, sur les nouveaux convertis, un don particulier pour qu'ils puissent être utiles à leurs frères, et leur procurer le bien qu'ils ont conquis eux-mêmes.

C'est ce qu'il importe de bien remarquer.

Les conversions continuent, et en même temps on voit paraître en grand nombre des livres remarquables de piété et d'exposition du dogme catholique.

N'est-ce pas une grande grâce pour un pays, que la vocation de tant d'Apôtres si éminents ? C'est un fait incontestable et qui nous frappe singulièrement ; il nous révèle des desseins particuliers de la divine miséricorde.

L'illustre cardinal Wiseman, par sa science et son talent d'écrivain et d'orateur, restera l'une des plus grandes gloires du catholicisme ; mais aussi près de lui sont

venus se ranger des hommes vraiment remarquables par la piété comme par le talent.

MM. Newman, Faber, Manning, Cape, et bien d'autres qui forment une légion de Docteurs.

Les uns ont été pris dans les plus épaisses ténèbres de l'erreur, et les autres déjà plongés dans d'inquiètes recherches de la vérité ; tous dans les conditions les plus heureuses pour parler avec autorité à leur compatriotes. Les Dr. Newman, le Dr. Manning, et les autres, ont procuré déjà à un grand nombre le bonheur de connaître la vérité. Elevés dans l'erreur, ils ont profité de ce malheur involontaire, pour montrer le chemin qu'il fallait suivre pour en sortir. Il ont pu mieux saisir le côté faible des doctrines qu'ils ont longtemps professées eux-mêmes, et ils ont pu mieux les refuter avec intelligence et avec énergie.

De plus, y ayant participé de bonne foi, ils savent mieux que personne avec quelle délicatesse et quelle bienveillance ils doivent parler à ces âmes, malheureuses par la faute d'autrui.

Elevés au milieu de ce monde, ayant pris part à tous ses intérêts, à ses goûts ; ayant partagé les objets de ses prédilections, ils parlent un langage qui touche et qui plait, et ils savent prendre et pénétrer ces cœurs par le côté le plus accessible et le plus sensible.

Le fait qui nous touche tout particulièrement quand nous contemplons actuellement l'Angleterre, est donc le nombre et l'excellence des ouvriers que le Père de famille a suscités sur cette terre illustre. C'est un signe consolant entre tous, et qui révèle d'avance les desseins d'une haute miséricorde.

Ces nouveaux Apôtres parlent et écrivent ; et ils savent se faire lire et écouter, même des plus dissidents ; leurs discours et leurs écrits multipliés par la presse restent ; et ils subsistent comme un corps précieux de doctrine qui pourra captiver l'estime et l'attention de bien des générations.

Si donc, les nouvelles du centre de l'Europe ne nous offrent rien de consolant, elles ne doivent pas nous faire oublier les motifs de confiance que Dieu laisse toujours subsister en ce monde.

Ces signes sont donnés pour soutenir les âmes, et ils servent à montrer l'intervention incessante de cette Providence qui ne se démentira jamais.

Les peuples de certaines contrées catholiques ont semblé négliger et méconnaître la foi de leurs Pères ; chez eux, hélas ! l'on a entendu retentir les accents sinistres de l'impunité et de la Révolution ; et pendant ce temps-là, des âmes élevées dans l'erreur proclament la puissance invincible de la vérité, et savent faire monter vers le ciel un concert de ces louanges, dont une seule peut suffire pour réduire au néant toutes les vaines insultes et les blasphèmes des méchants.

On attend de jour en jour des nouvelles de Gaète ; tandis que les ministres de Russie, de Prusse et de Por-

tugal sont rentrés à Rome, le Nonce, les ministres d'Autriche, d'Espagne, de Bavière et de Saxe sont restés près de François II. Le jeune Roi est toujours intrépide ; si le droit et la valeur, si l'énergie et le mérite devaient triompher en ce monde, on pourrait déjà lui prédire la victoire.

Mais la fureur révolutionnaire ne raisonne pas ; elle ne sait que détruire et bouleverser ; elle a persuadé aux peuples mécontents qu'ils trouveraient le bonheur dans la ruine même des biens que le ciel leur avait départis ; ils pourront s'apercevoir de leur erreur, lorsqu'il sera trop tard pour y remédier.

Nous avons lu avec intérêt dans le *Journal de l'Instruction Publique*, le compte-rendu d'une des séances de la *Société Historique de Montréal* ; nous le citons ici pour l'avantage de nos lecteurs, qui doivent s'intéresser aux travaux d'une association appelée à rendre de grands services à l'histoire du pays :

“ Cette société a tenu sa dernière séance pour 1860, le 26 décembre dernier, sous la présidence de M. l'Abbé Verreau, son président.

“ L'hon. G. Saveuse de Beaujeu, présente à la société le portrait en médaillon de feu M. Daniel-Marie-Hyacinthe-Liénard de Beaujeu, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de St. Louis, le Héros de la Monongahela. Il a accompagné ce don d'une lettre autographe de M. L. de Sévigny, descendant de la célèbre famille Le-Moyne de Longueuil.

“ L'hon. M. Chauveau présente une liste des ouvrages publiés par M. John G. Shea ; et aussi, de la part de M. Rameau, le recensement des habitants établis au fort St. Frédéric en 1751.

“ Présenté par M. L. A. H. Latour ; *Collections of the Connecticut Historical Society*.—De la part de la Société des Antiquaires de Normandie, quatre volumes de ses mémoires ; et de la part de M. Charma, secrétaire de cette même société des Antiquaires de Normandie, et professeur de la Faculté des lettres à Caen, deux exemples de sa dernière publication intitulée “ Une nouvelle Classification des Sciences.”

“ Par M. l'Abbé Verreau, président de la société : 1o. Lettres patentes de François I, à M. de Roberval, et procuration de M. de Roberval à M. de Courville, pour mener les criminels ; 2o. Recherches, par M. Munch, historiographe de la Norvège, sur les premiers missionnaires en Amérique, avant la découverte de l'Amérique par Colomb ; 3o. Relation du voyage fait au Canada en 1632 ; 4o. Avis au Roy sur les affaires de la Nouvelle France.

“ De la part de M. John G. Shea, le numéro de novembre du *Historical Magazine*, de New-York.

TRAVAUX ANNONCÉS.

“ Par M. l'Abbé Verreau,—Travail sur la famille de Beauharnois ; puis une Notice Biographique sur le Dr. Sarrazin.

“ Par M. J. U. Beaudry,—Travail sur l'organisation judiciaire du Canada.

“ Par M. R. Bellemare,—Travail sur M. Samuel de Champlain—et un autre sur les sites des anciens cimetières de la cité de Montréal.

“ M. le Président informe les membres que les livres, documents et manuscrits de feu M. le Commandeur Viger, ont été acquis à la condition de les transmettre à la Société Historique de Montréal, aussitôt que celle-ci voudra et pourra les acquérir.

“ Là dessus, il est proposé par l'hon. M. de Beaujeu, secondé par M. L. W. Marchand :

“ Qu'une circulaire, contenant cette information soit adressée à tous les membres de la société, les invitant à assister à la prochaine assemblée mensuelle, pour délibérer sur les moyens à prendre pour faire cette acquisition, et qu'il soit permis aux membres qui ne pourraient pas être présents, de donner leur avis par écrit et de voter par procuration.—Adopté.”

R. BELLEMARE
Secrétaire.

Vendredi dernier, nous avons assisté à la séance du Cabinet Paroissial ; M. Alex. Lacoste nous a donné une magnifique histoire de la famille, nous espérons que ce n'est pas la dernière fois que nous aurons le plaisir de l'entendre.

M. Stevens a lu une de ses nouvelles histoires ; elle a eu un vrai succès.

A NOS ABONNES.

Depuis le commencement de cette année 1861, *L'Echo* a reçu de nombreuses adhésions et bon nombre de nouveaux abonnements. Les propriétaires de *L'Echo* remercient donc le clergé et le public en général du concours qu'ils prêtent à une œuvre toute morale, religieuse et désintéressée, faite sans aucune vue de commerce et d'industrie proprement dite.

Ils renouvellent de plus l'annonce qu'ils n'ont rien changé au but et à la propriété de *L'Echo* ; seulement, au commencement de cette année, ils en ont confié la publication à MM. J. B. Rolland et Fils, dont l'activité et les talents sont bien connus. Ces Messieurs ont déjà habilement répondu à ce choix. C'est à eux qu'on doit s'adresser pour tout ce qui concerne l'administration de cette Revue.

Toutes les lettres concernant la rédaction et l'envoi d'articles pour le journal, doivent être adressées à MM. les Editeurs de *L'Echo*, à Montréal, boîte de la poste No. 85,

MORT DE L'HONORABLE DENIS-BENJAMIN VIGER.

Nous avons la douleur d'annoncer une nouvelle qui attristera également les amis de la Religion et du pays.

L'honorable Denis-Benjamin Viger est décédé mercredi, 13 Février, vers les 2 heures P. M., à l'âge de 87 ans.

Depuis quelques années sa santé décroissante lui annonçait ainsi que son grand âge que le moment suprême approchait, et il s'y préparait en bon chrétien.

Il avait conservé jusque dans ses derniers jours, une activité d'esprit qui ne lui laissait rien oublier des événements importants qui avaient occupé sa carrière, et qui lui faisait prendre le plus vif intérêt à tout ce qui s'accomplissait pour le soutien des bons principes, pour la gloire de la religion et de sa patrie qu'il aimait avec un cœur plein d'ardeur et de dévouement.

On a remarqué avec une respectueuse édification que les dissentiments politiques n'amenèrent jamais, sur ses lèvres, une parole amère ou rude pour aucun de ses adversaires. Appréciation éclairée de l'heureuse influence des lettres unies à la religion, il n'a cessé de montrer la plus tendre sollicitude pour le bien et l'avenir de la jeunesse. Il en a donné des preuves nombreuses.

D'autre part, la plupart des Etablissements de Montréal pourraient nous dire qu'on ne recourut jamais en vain à sa générosité et à sa charité.

Pour nous, nous croirions manquer aux devoirs les plus sacrés de la reconnaissance si nous ne témoignions ici toute notre gratitude pour l'intérêt qu'il a constamment porté aux *œuvres du Cabinet de Lecture Paroissial*, et à la publication de cette *Revue*. Lorsqu'il fut question d'élever le nouveau bâtiment du *Cabinet de Lecture*, l'honorable D. B. Viger, après avoir d'abord souscrit pour £10, nous fit parvenir bientôt une somme *sept fois* plus considérable.

Citoyen illustre par ses emplois et ses services, homme du monde, il savait allier la distinction et la politesse la plus exquise à la cordialité la plus franche. Dans la retraite où le retenait la maladie, il n'a cessé d'édifier tous ceux qui l'approchaient, par la profession de la foi la plus vive qui a consolé ses derniers moments, et qui couronne maintenant un si noble et si belle existence.

Le service aura lieu à l'Eglise Paroissiale, lundi prochain, à 8½ heures.

ESQUISSE SUR LE GÉNÉRAL DE LAMORICIERE

Par M. WILFRID TESSIER, Président du Cercle Littéraire.

III.

(SUITE ET FIN.)

Messieurs,

Le général de Lamoricière arriva ensuite en France, et se présenta au premier arrondissement de la ville de Paris, pour obtenir des électeurs le mandat de député.

« Le scrutin, dit un publiciste, ne lui fut pas favorable. Mais il fut élu dans la Sarthe. Il fit ses débuts à la chambre des députés en 1847. Il siégea sur les bancs de la gauche, entre ses amis, MM. de Tocqueville et de Beaumont. »

Cependant, il retourna encore en Afrique. — Peu de temps après, le duc d'Aumale s'empara de la Smala, (1) qui avait abrité tant de fois l'enfant du désert.

Abd-el-Kader fut lui-même fait prisonnier par le général de Lamoricière, qui consolida, par cette capture importante, la souveraineté de la France en Algérie. Ici se termine la carrière militaire du général Lamoricière, en Afrique.

Il repassa de nouveau en France, lorsque survint la révolution de 1848. — Le général de Lamoricière, qui était resté attaché à la fortune du général Cavaignac, alors Commandant de la ville de Paris, fut chargé d'arrêter le mouvement des insurgés. Il s'élança à travers les balles et se rend maître de l'insurrection, après avoir échappé à la mort par un nouveau miracle, son cheval ayant été tué sous lui, et lui-même atteint au bras par un coup de baïonnette.

(1) Tente d'Abd-el-kader.

Lorsque le général Cavaignac accepta le *portefeuille* de Premier Ministre sous la *Constituante*, Lamoricière alors Représentant de la Sarthe fut appelé au Ministère de la guerre. Sa parfaite connaissance de l'Afrique, secondée par ses talents militaires, fut d'une grande utilité au gouvernement de l'Algérie auquel il fit subir d'éclatantes réformes. Quoique le général de Lamoricière fut opposé à la candidature du Prince Louis Napoléon à la Présidence de la République, il accepta cependant le régime républicain, en consentant à le servir.

L'ambassade de Russie lui fut confiée dans le même temps où son ancien ami, M. de Tocqueville, entrait au Ministère des affaires étrangères.

A la chute du Cabinet Odilon Barrot, le général de Lamoricière quitta spontanément son poste. La politique, ce gouffre où s'abîment en France les plus grandes réputations amena le coup d'état du 2 décembre 1851. Le général de Lamoricière fut alors fait prisonnier avec les généraux Cavaignac et Changarnier qui s'étaient rapprochés, depuis les derniers temps de l'Assemblée Législative. On les savait hostiles au Prince Louis Bonaparte. Tous trois partagèrent la même fortune.

Le général de Lamoricière fut conduit au fort de Ham, et après une courte détention, il lui fut permis de se retirer en Suisse. Il passa ensuite en Belgique où il a souvent fait servir sa fortune au soulagement de ses compagnons d'exil.

« Quand il fut question de *coups d'Etat*, nous disent les mémoires du temps, un mot circula et l'on dit : Cavaignac partira trop tard et Lamoricière partira trop tôt. »

« Ce mot peint l'homme, ajoutent encore les mêmes *mémoires* : Lamoricière c'est le soldat du péril. Il flaire l'ennemi comme un bon limier évente une piste, et avant que l'ennemi paraîsse, il est à sa rencontre. »

Le Conseil de la Loire-Inférieure demanda deux fois son rappel auquel le Gouvernement accéda. Le général de Lamoricière rentra en France à la suite d'une grave maladie dont son fils était atteint.

Il avait épousé une demoiselle d'Auberville : elle lui apporta pour dot une belle fortune qui, ajoutée à la sienne, lui suffisait pour vivre dans une noble indépendance.

Depuis sa rentrée en France, il s'était retiré dans ses terres, au sein de sa famille et au milieu d'anciens et fidèles amis.

« Les siècles, dit un publiciste, s'écoulent, le progrès, dit-on, s'accomplit ; mais l'homme, conforme à sa nature originelle, offre sans cesse le retour du même spectacle. Ces guerres africaines ; ces discordes civiles, ces généraux illustres cultivant leur jardin, tout cela ne ressemble-t-il pas à des feuillettes détachées de l'histoire de Rome. »

Ce militaire distingué que l'on a comparé au « *Lion du désert*, » à cause de son courage et de sa force dans le péril, conserva toujours cette grandeur d'âme qu'on lui connaît, et toujours intacte sa réputation d'homme d'une probité éprouvée. La voix de l'honneur et de la justice le trouva toujours prêt, et la belle France, qu'il vénère comme une mère, peut s'enorgueillir à bon droit d'un si noble fils.

Des qualités aussi rares, des vertus guerrières aussi grandes dans un seul homme, attirèrent sur lui la confiance d'un auguste Vieillard que la plus flagrante injustice dépossédait de ses droits.

En présence d'une responsabilité aussi écrasante, le

général Lamoricière pouvait réfléchir, mais il n'a pas hésité.

Soudain, on apprend qu'il était arrivé à Rome, pour mettre sa vaillante épée, au service du Souverain Pontife.

Messieurs, avant de quitter cette tribune, je dois remercier cet auditoire, nombreux et distingué tout à la fois, pour la bienveillance avec laquelle il a daigné accueillir un travail qui n'est pas l'œuvre d'un talent bien rare, mais qui m'a été inspiré par l'admiration que je porte à l'une des gloires de la vieille France, notre commune patrie.

DISCOURS SUR L'ARMÉE PONTIFICALE.

PAR M. DESIRÉ GIROUARD, AVOCAT.

MESDAMES ET MESSIEURS.

Depuis longtemps les yeux de tout l'univers sont sans cesse tournés sur les lamentables événements d'Italie. L'Italie, cette terre à jamais célèbre dans les fastes de l'histoire, cette terre des sciences, des lettres et des arts ; cette terre des héros, des génies, des saints et des martyrs, est depuis plusieurs mois le théâtre de la lutte la plus injuste et la plus acharnée qui ait jamais été livrée à la justice et au droit. Cette sanglante tragédie jouée par la révolution, vient pour ainsi dire de se dénouer par l'usurpation des États Pontificaux.

Pendant plus de cinq mois, LaMoricère, ce fils héroïque de la France, a su par des prodiges de talent et d'activité maintenir l'ordre au cœur de l'Italie ; seul, avec une poignée de braves Irlandais, de Belges intrépides, de pieux Bretons et d'honnêtes Allemands, il a lutté contre les armées du Piémont. Il leur a fallu à la fin céder au nombre ; mais jusqu'au dernier moment ils se sont tenus au poste du dévouement et de l'honneur, au poste sacré qu'avaient leurs pères ; ils sont morts pour la défense des remparts de l'Église ; ils sont morts pour la plus juste et la plus belle des causes, et aujourd'hui devant le monde ils peuvent dire avec orgueil : « Vaincus, nous sommes vainqueurs. »

Aussi, messieurs, voyons-nous que tout l'univers catholique s'est empressé de perpétuer le souvenir de ces héros par des démonstrations durables. Des monuments ont été élevés à leur mémoire ; des services funèbres ont été chantés par toute la chrétienté à leur honneur ; et l'on a vu alors les plus brillants orateurs, se faisant l'écho des populations accourues à ces touchantes cérémonies, venir rendre, sur la tombe de ces vaillants défenseurs de la patrie de tous les catholiques, le juste tribut d'hommages et d'éloges que méritent leur courage et leur dévouement.

Le Canada restera-t-il indifférent en présence de ce mouvement patriotique et religieux ? Verra-t-il le sang chrétien, le plus pur, couler pour la défense de sa cause, sans s'émonvoir, sans trouver une parole de regret et de courage. Je dis notre cause. — N'est ce pas notre cause en même temps que celle de tout le grand peuple catholique que ces braves ont défendue ? Personne de vous n'a sans doute oublié ce que disait notre Evêque Canadien dans son adresse au Saint Père : « C'est de l'indépendance du Chef de l'Église que dépend la vraie liberté des peuples. »

Aussi, quoique séparés par des espaces immenses des lieux du combat, nous ne sommes pas restés tranquilles

et froids spectateurs de cette grande lutte. Nous, aussi, nous avons protesté avec tout le monde catholique contre les sacrilèges impiétés de la révolution ; nous aussi, nous avons proclamé, à la face de la terre, que nous étions restés attachés et à la personne du Pape et à son trône ; nous aussi, nous avons sympathisé dans ses regrets et ses malheurs, pleuré et prié avec lui ; nous aussi, nous avons brûlé du désir d'aller servir et mourir pour sa cause ; nous aussi, nous avons pris le deuil de ses morts, tendu de noir l'enceinte de nos temples ; nous aussi, Canadiens, nous nous sommes sentis défendus par LaMoricère et par ses valeureux soldats, défendus dans nos intérêts les plus chers, les intérêts de la Religion, de la justice, de la civilisation et du progrès des nations. Aussi nous n'avons pas besoin de victoires et de triomphes éclatants sur les innombrables bataillons du Piémont pour leur rendre nos hommages. Leur dévouement, leur mission seule nous suffissent en même temps qu'ils suffissent à leur gloire et à leur immortalité. Ils nous glorifient et nous honorent tous, nous citoyens de la grande Cité catholique. Les noms de ces braves ne seront jamais oubliés ; sur les bords du majestueux St. Laurent, comme sur la rive du Tibre, ils retentiront jusqu'à la fin des siècles, tant qu'il restera sur cette terre de la Nouvelle-France un Français et un catholique. A tous, à nos ennemis comme à nos amis, comme à nos derniers descendants nous serons toujours fiers de montrer la grande image de LaMoricère et de son immortelle armée ; nous serons toujours heureux de rappeler le souvenir de leurs actions et de leurs exploits.

SITUATION.

Le 3 mai 1859, l'empereur Napoléon III, du haut du Palais des Tuileries, ordonnait à son armée d'entrer sur le territoire de l'Italie, pour repousser, disait-il, l'invasion soudaine de l'Autriche dans la Sardaigne, faire respecter les traités, les territoires et les droits des nations neutres. En même temps, il déclarait qu'il fallait que l'Italie soit libre jusqu'aux rives de l'Adriatique, et que le but de la guerre était de rendre à elle-même cette terre classique, illustrée par tant de victoires et de triomphes. L'Empereur laisse donc la France, emportant avec lui les vœux de la nation pour le succès de son entreprise. Chacun n'y voyait que la généreuse volonté de soustraire une portion de l'Italie à la domination étrangère. Mais en Italie cette expédition fut regardé comme le signal de ce que les libéralistes y appelaient l'affranchissement des peuples italiens. Toutes les mauvaises passions furent réveillées et la révolution qui depuis longtemps semblait dormir, leva hardiment la tête. L'Empereur est salué partout comme un libérateur ; il entre à Milan, aux acclamations délirantes de la population et, le 8 juin, de son quartier impérial, il adressait ces paroles à la Péninsule toute entière :

« Italiens, disait-il, . . . il y a des hommes qui ne comprennent pas leur époque ; je ne suis pas de ce nombre. Dans l'état éclairé de l'opinion publique, on est plus grand aujourd'hui par l'influence morale qu'on exerce que par des conquêtes stériles ; et cette influence morale, je la recherche avec orgueil en contribuant à rendre libre une des plus belles parties de l'Europe. »

« Votre accueil m'a déjà prouvé que vous m'avez compris. Je ne viens pas ici avec un système préconçu pour déposséder les Souverains, ni pour imposer ma

volonté ; mon armée ne s'occupe que de deux choses ; combattre vos ennemis et maintenir l'ordre intérieur ; elle ne mettra aucun obstacle à la manifestation de vos vœux légitimes.

“ La Providence favorise quelquefois les peuples comme les individus, en leur donnant l'occasion de grandir tout à coup ; mais c'est à la condition qu'ils sachent en profiter.

“ Profitez donc de la fortune qui s'offre à vous ! Votre désir d'indépendance, si longtemps exprimé, si souvent déçu, se réalisera, si vous vous en montrez digne.

“ Unissez-vous donc dans un seul but, l'affranchissement de votre pays.

“ Organisez-vous militairement, volez sous les drapeaux du roi Victor-Emmanuel, qui vous a déjà si noblement montré la voie de l'honneur. Souvenez-vous que sans discipline il n'y a pas d'armée ; et animés du feu sacré de la patrie, ne soyez aujourd'hui que soldats ; demain, vous serez citoyens libres d'un grand pays.”

En deux mois l'incomparable armée française fit succéder six grandes batailles et six grandes victoires. (1) Déjà le monde s'attendait à un nouveau triomphe, lorsqu'il apprit la nouvelle soudaine de l'armistice de Villa-Franca, qui fut bientôt suivi d'une paix définitive. L'Empereur quitte donc l'Italie, au grand mécontentement des Italiens, qui se crurent trahis dans cet acte apparent de modération. Les conférences de Zurich furent convoquées et l'on allait presque croire que la diplomatie européenne allait mettre un terme aux difficultés toujours croissantes, et pacifier, au moyen de réformes, divers Etats d'Italie, lorsque la fameuse brochure *le Pape et le Congrès*, vint jeter le trouble dans tous les esprits et renverser en un clin d'œil tous les projets du congrès.

Pendant que la foi des traités était ainsi ébranlée, que l'opinion publique était faussée par des déclarations soit disant officielles, les annexions se consumaient. Florence, Parme, Modène et Bologne passèrent sous l'influence exclusive du Piémont, déjà accru de la Lombardie. Mais ce n'était pas encore assez. Les révolutionnaires veulent abattre, à tout prix, le Roi de Naples et le Roi de Rome. On demande des concessions au Pape ; on le somme d'abord de renoncer à la Romagne. L'auguste Vieillard du Vatican répond, qu'aujourd'hui comme toujours, il est prêt à accorder toute réforme utile et nécessaire, mais que jamais il ne consentira à une abdication d'aucune partie de ses provinces, et cela pour les raisons indiquées dans son Encyclique du 19 janvier, et que Mgr. le Cardinal Antonelli, dans sa dépêche du 29 février dernier, au Nonce Apostolique à Paris, a si nettement résumées dans ces paroles :

“ Je me contenterai, dit son Eminence, de vous faire remarquer que le Saint Père ne peut consentir à une

abdication d'aucun genre, et qu'il ne le pourra jamais... Il ne le peut, parceque ses Etats appartiennent à l'Eglise, à l'avantage de laquelle ils furent constitués ; il ne le peut, parceque, par des serments solennels, il a promis à Dieu de les transmettre à ses successeurs, intacts et tels qu'il les a reçus ; il ne le peut, parceque les motifs de renoncer aux Romagnes pouvant s'appliquer ou se produire dans le reste de ses Etats, cette renonciation impliquerait, en une certaine façon, la renonciation à tout le patrimoine de l'Eglise ; il ne le peut, parceque, Père commun de ses vingt et une provinces, il doit, ou procurer à toutes le bien qu'il destine aux quatre provinces des Romagnes, ou écarter de celles-ci le malheur qu'il ne voudrait pas voir fondre sur les autres ; il ne le peut, parcequ'il ne doit pas lui être indifférent de voir la ruine spirituelle d'un million de ses sujets, qui seraient abandonnés à la merci d'un parti qui commencerait par tendre des pièges à sa foi et par corrompre ses mœurs ; il ne le peut enfin à cause du scandale qui s'en suivrait au détriment des Princes Italiens, dépossédés de fait, et même au détriment de tous les Princes chrétiens, et de la société civile entière, scandale qui ne manquerait pas de se produire, lorsqu'on verrait la félonie d'un parti couronnée d'un succès si scandaleux.”

(A CONTINUER.)

MONTREAL.

Nous donnons ici un excellent article emprunté au *Journal de l'Instruction Publique* ; il est tiré d'une relation complète du voyage du Prince de Galles en Canada, qui est ce que nous avons lu jusqu'à présent de mieux en ce genre :—

Montréal quoique moins vieux que Québec a une histoire ancienne tout aussi intéressante et plus émouvante encore à érudier. C'était un acte d'une hardiesse ou plutôt d'une témérité inouïe que la fondation de cette ville, à quelques pas seulement du pays de ces terribles Iroquois, qui tinrent si longtemps tout ce Continent dans la terreur de leurs cruelles excursions.

Le 17 mai 1642, M. de Maisonneuve, qui représentait une compagnie formée en France, dans des circonstances tout à fait merveilleuses et édifiantes, pour l'établissement d'une ville au pays des Iroquois, fit consacrer par le Père Vimont, alors supérieur des Jésuites au Canada, une petite chapelle, qui fut la première église bâtie dans l'île. L'île elle-même fut consacrée à la Ste. Vierge le 15 août suivant, fête de l'Assomption, et l'on sait que Montréal a longtemps porté et porte encore dans beaucoup de documents catholiques le nom de Ville-Marie. En 1663, ce beau domaine devint la propriété des Sulpiciens de Paris, qui ne tardèrent point à y fonder une maison, par conséquent presque aussi ancienne que la maison-mère, dont elle relève encore aujourd'hui quoiqu'elle la surpasse de beaucoup en richesse. Longtemps la petite bourgade n'eut pour se défendre contre les invasions des Iroquois qu'une faible palissade de pieux, et le courage indomptable de ses habitants. Soixante ans plus tard, on la revêtit enfin d'une ceinture de murailles qui ne fut démolie qu'en 1808, époque où les étroites limites dans lesquelles elle était confinée la ville toujours croissante la rendait un obstacle à son développement, tandis qu'elle était d'ailleurs jugée insuffisante au point de vue stratégique.

Il est assez curieux d'examiner aujourd'hui, sur le plan qui en a été fait en 1758, le tracé de ces fortifications. A l'ouest, elles couvraient le terrain qui forme la rue McGill ; au nord, elles couraient en deçà de l'espace occupé par la rue Craig ; enfin à l'est, elles se terminaient un peu au-delà de la citadelle, laquelle occupait une partie du terrain compris entre la rue St. Denis et l'extrémité du carré Dalhousie.

En 1720, la population de Montréal était de 3000 habitants, celle du Canada entier ne dépassait pas 10,000 âmes (1).

(1) Le 10 mai 1850, Napoléon III part de Paris pour l'armée d'Italie.

20 mai, victoire de Montebello.

30 mai, victoire de Palestro.

1er juin, passage du Tessin.

3 juin, victoire de Turbigo.

4 juin, victoire de Magenta.

6 juin, entrée de l'Empereur à Milan.

8 juin, victoire de Marignano.

18 juin, entrée de Napoléon à Brescia.

24 juin, victoire de Solferino.

26 juin, passage du Mincio.

8 juillet, suspension d'armes.

12 juillet, conclusion de la paix.

(1) Montréal et ses Principaux Monuments, 1860.—Chez E. Senécal.

En 1765, un incendie détruisit presque toute la ville, ruina plus de 215 familles, et fit subir une perte de près de \$400,000. Un appel fut fait à la charité publique tant en Angleterre qu'en Canada, et des sommes considérables furent prélevées par souscription. Comme c'est le cas ordinairement, la partie de la ville qui avait été détruite fut rebâtie plus avantageusement, et Montréal sortit de ses cendres avec une nouvelle vigueur et une nouvelle prospérité.

En 1775, Montgomery, à la tête de quelques troupes de la république américaine, qui combattait alors pour son indépendance, s'empara de Montréal, qu'il abandonna quelques mois après. En 1812, Montréal fut longtemps très-exposé, et, sans le succès de Salaberry à Châteauguay, cette place serait probablement encore devenue la proie de l'ennemi. En 1837 et 1838, à la suite de deux insurrections, Montréal fut pendant quelque temps sous le régime de lois exceptionnelles; un grand nombre de ses meilleurs citoyens furent traînés dans les prisons, sans cause ni motif autres que ceux de la vengeance politique ou du zèle de quelques subalternes avides d'honneurs et d'argent. On eut le triste spectacle de douze exécutions pour cause politique.

Comme un singulier exemple des vicissitudes humaines, il est à remarquer que tous les Canadiens Français qui depuis l'Union ont été premiers ministres, et plusieurs de ceux qui ont tenu des portefeuilles sous eux, avaient été ou emprisonnés ou inquiétés à cette époque. En 1849 la passation d'une loi pour indemniser ceux qui avaient souffert dans leurs propriétés par l'insurrection, fut dénoncée avec violence par la presse de l'opposition, comme étant une prime offerte à la trahison. Il s'en suivit une émeute pendant laquelle on incendia le Marché St. Anne qui servait alors d'Hôtel du Parlement; une magnifique bibliothèque contenant près de 50,000 volumes fut détruite, et non contents de cet acte de vandalisme, ses auteurs firent pendant plusieurs mois la ville dans un état de terreur continuelle; des incendies dont la cause était inconnue, éclatèrent à diverses reprises dans plusieurs quartiers, des émeutes eurent lieu de temps à autres, jusqu'à ce qu'en fin le siège du gouvernement fut transféré à Toronto.

Montréal a été pendant longtemps et sous le gouvernement français et sous le gouvernement anglais, le grand entrepôt des fourrures et de la traite avec les Sauvages. C'était à Montréal que vivaient d'une manière toute princière ces fameux bourgeois du Nord-ouest, pour qui nos hardis voyageurs allaient faire le commerce jusque dans les parties les plus reculées de l'Amérique.

Cette ressource étant bien diminuée, l'énergie et l'activité des marchands de cette ville a su lui donner une importance bien plus grande, en en faisant l'entrepôt principal du commerce du Haut-Canada avec l'Angleterre, et même avec quelques-uns des états de l'Union américaine. Le lac St. Pierre dont le peu de profondeur empêchait les vaisseaux de se rendre jusqu'à cette ville, a été creusé, le canal de Lachine fut fait, des quais et des bassins de très grandes dimensions furent construits, le chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique reliant Montréal à Portland, fut entrepris; et cette ville prospère et entreprenante déjà puissamment alimentée par les développements que prenaient les établissements au nord et ceux de la rive sud du St. Laurent, jusqu'aux Etats-Unis, acquit une importance commerciale qui depuis n'a fait que s'accroître. Aujourd'hui Montréal communique directement par chemin de fer avec la Rivière du Loup, Québec, Portland, Sherbrooke, New-York, Toronto et l'extrémité ouest du Haut-Canada, jusqu'au Détroit, et avec Ottawa. Le montant total de ses exportations a été en 1859 de \$3,044,000, et celui de ses importations de \$15,553,000.

La population est généralement estimée de 85,000 à 90,000 âmes; environ la moitié est d'origine française et plus des deux tiers appartiennent au culte catholique. Les quartiers St. Laurent, St. Louis, Ste. Marie et St. Antoine sont en grande partie habités par la population franco-canadienne. Les Irlandais occupent presque exclusivement le quartier Ste. Anne, aussi nommé *Griffintown*, et sont très nombreux dans le quartier St. Laurent et dans le quartier Ste. Marie, aussi nommé *Faubourg de Québec*; la population anglaise, écossaise et anglo-américaine se groupe principalement dans les quartiers Ouest, St. Antoine et du Centre. Montréal compte aussi des français, des suisses, des belges, des italiens, et beaucoup d'allemands; la moitié environ de la population allemande est catholique; l'autre moitié est juive ou protestante.

Montréal couvre de ses maisons, de ses riches villas, auxquelles attachent des vergers et des jardins, une superficie de 2,000 acres. La rue Craig, la rue Sherbrooke, la rue St. Denis, la Place au Castor, (Beaver Hall) sont bordées de beaux arbres, derrière lesquels s'abritent d'élégantes demeures. La rue Notre Dame et la rue St. Jacques sont occupées par le commerce de détail et bordées de riches boutiques dans lesquelles s'étalent toutes les séductions

du luxe et de l'élégance. La rue McGill, la rue St. Paul et les petites rues qui conduisent de la rue Notre-Dame à cette dernière sont occupées par le haut-négoce, qui y bâtit pour ses comptoirs et ses magasins de véritables palais.

On ne saurait se faire une idée des changements que l'on a fait subir à Montréal depuis une vingtaine d'années. C'est au point qu'un de ses habitants qui l'aurait quitté dans ce temps pour n'y revenir qu'aujourd'hui, aurait de la peine à s'y reconnaître. Les rues se sont élargies, les maisons de bois des faubourgs dévorées par le grand incendie de 1852, ont été remplacées par des maisons de brique; des constructions élégantes se sont élevées de tous côtés, et des quartiers entiers de belles résidences ont surgi comme par enchantement à la place des jardins et des magnifiques vergers, dont les fruits savoureux n'en sont pas moins regrettés. Montréal est célèbre par ses pommes; la fameuse et la cabville deviennent rares, et les horticulteurs des environs feront bien d'y voir de près s'ils ne veulent point laisser échapper un objet important de commerce en même temps qu'un des produits dont la vieille Hochelaga se faisait autrefois le plus d'honneur. Plusieurs vieux monuments sont aussi disparus, et si l'on peut contempler avec quelque satisfaction les triomphes du progrès moderne, on ne peut sans tristesse voir abattre de vieux et respectables édifices contemporains de nos grandes et belles luttes historiques, tels que le vieux séminaire de St. Sulpice, la maison des prêtres à la Montagne et l'Hôtel-Dieu.

De tous les monuments de Montréal, le plus remarquable, celui qui domine tous les autres, que l'on voit de tous les points de vue imaginables, qui s'élève majestueusement au-dessus de la ville à mesure qu'on s'en éloigne, c'est la grande église de Notre-Dame. Elle remplace l'ancienne église, dont la fondation remontait à l'année 1672. Ce fut le 3 septembre 1824 que fut posée la première pierre de la nouvelle basilique, elle fut ouverte au culte le 18 juillet 1829. D'un gothique simple, mais imposant, elle impressionne favorablement l'étranger par ses proportions élégantes. Sa longueur est de 255 pieds, et sa largeur de 134 pieds; sa hauteur, du sol au toit, de 61 pieds. Les deux grandes tours, qui font face à la Place Notre-Dame, que les Anglais appellent *French Square*, ont chacune 220 pieds de hauteur. Celle de droite renferme un jeu de huit cloches; celle de gauche contient le *Gros-Bourdon*, énorme masse du poids de 29,400 livres. L'intérieur de ce temple est d'une nudité désolante et glaciale; il ne paraît réellement grand et imposant que lorsque, dans quelque solennité, on remplace par des décorations postiches celles que l'architecture n'aurait pas dû épargner, et qu'une foule de 10 à 12,000 hommes se presse dans sa vaste enceinte. Un orgue qui sera, lorsqu'on l'aura complété, un des plus puissants de l'Amérique, verse dans cette grande basilique des flots d'harmonie, et des chœurs exercés avec soin y chantent la musique des grands-maîtres.

Le marché Bonsecours est, après l'église de Notre-Dame, le plus grand édifice de la ville; il coûte, selon le *Directory* de Lovell, \$287,000. Le Palais de Justice, d'ordre ionique, coûte encore d'avantage. Le grand séminaire théologique des Sulpiciens, à la Montagne; le collège des Jésuites, dans la rue de Bleury; le nouvel Hôtel-Dieu, les banques et plusieurs autres édifices, ont aussi des dimensions que l'on trouve assez rarement en Amérique. Parmi les nombreuses églises de la ville, les plus remarquables, après celle de Notre-Dame, sont la cathédrale anglicane, l'église de St. Patrice, l'église presbytérienne de St. André, l'église de St. Pierre, dans le faubourg de Québec, desservie par les Pères Oblats; l'église de St. Jacques, deux fois incendiée et deux fois rebâtie (triste sort des monuments canadiens, où l'on s'obstine à faire entrer beaucoup plus de bois que la prudence ne le permet), et, enfin, l'église unitarienne du Beaver Hall.

A l'exception d'une seule, ces églises sont bâties de cette belle pierre grise dont Montréal possède d'inépuisables carrières; elles ont chacune leur mérite et leurs défauts. La cathédrale anglicane tranche sur les autres édifices par sa pierre noire, relevée aux angles de pierre blanche de Caën; par sa belle toiture d'ardoise violette et par la dentelle en serrurerie qui la couronne. Elle est très-ornée et bien complète dans son genre d'architecture, qui est le gothique normand. La flèche qui la domine et qui s'élève hardiment du transept, n'a pas moins de 231 pieds de hauteur. Elle est surmontée d'une croix que l'on voit d'une grande distance. La longueur de l'édifice est de 187 pieds; sa largeur de 70 pieds. L'église des Oblats est entourée d'arcs-boutants; elle est en pierre de taille sur toutes les faces, et l'intérieur est le plus complet et le plus orné qu'il y ait dans la ville. On y trouve un grand nombre de jolies chapelles, revêtues d'une composition qui imite le marbre. L'église de St. Patrice contient une suite de beaux tableaux de notre artiste canadien, M. Plamondon, représentant la

Passion de N. S. L'église unitarienne est dans le style bysantin, et les sculptures extérieures en sont très-riches.

Il y a en tout 23 églises et chapelles catholiques, 19 protestantes et 2 synagogues.

Montréal ne possède pas moins de six communautés religieuses de femmes, dont quelques-unes ont plusieurs grands établissements.

L'Hôtel-Dieu est le plus ancien de ces établissements; il fut fondé en 1644, par Mme de Buillon et par Mlle Manse. Le couvent ainsi que l'ordre canadien des *Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame* furent établis par la célèbre sœur Marguerite Bourgeoise, en 1653. En 1747, Madame Yourville qui, depuis quelques temps, dirigeait une communauté de religieuses sous le nom de *Sœurs Grises*, prit possession de l'Hôpital-Général, fondé par M. Charon, en 1692. Les autres couvents sont de date toute récente.

Montréal a de nombreuses maisons d'éducation et d'excellentes écoles publiques, sans compter un grand nombre d'écoles indépendantes. Le nombre total des élèves fréquentant toutes les institutions, en 1859, était de 14,364. De ce chiffre 3002 appartenaient aux écoles des Frères des Ecoles Chrétiennes, dont le noviciat est un des plus jolis édifices de la ville, et la maison-mère de leur ordre en Amérique. Les *Sœurs de la Congrégation* ont aussi 3187 élèves.

L'Université McGill, fondée par la libéralité d'un riche marchand anglais de ce nom, qui laissa par testament la plus grande partie de sa fortune pour cet objet, a pris, depuis quelques années, de très-grands développements. Elle possède deux beaux édifices près du réservoir de Paquetde, et un autre, destiné à son *high school* ou école préparatoire, au *Beaver Hall*. Outre les facultés de droit et de médecine de cette université, Montréal a une autre école de droit et une autre école de médecine. Les collèges classiques de Montréal et de Ste. Marie sont deux des plus grands établissements d'éducation du pays. Les pensionnats de Villa-Maria et du Mont Ste. Marie sont au nombre des maisons d'éducation les plus distinguées du Bas-Canada. Il y a encore, dans le voisinage de Montréal, le grand pensionnat des *Sœurs de Jésus et de Marie*, à Longueuil, et celui des *Dames du Sacré-Cœur*, au Sault-aux-Récollections. Le monastère de ces dernières est, sans contredit, l'édifice de ce genre le plus élégant et le plus complet que l'on trouve en Canada.

Il y a aussi deux écoles normales, une pour les catholiques et une pour les protestants, et une école des arts, sous la direction du Bureau des Arts et Manufactures. De nombreuses institutions littéraires et scientifiques travaillent au progrès des sciences ou à leur diffusion. Le département géologique dirigé par Sir William Logan et MM. Hunt et Billings a établi à Montréal son musée et ses laboratoires; la Société des Arts a commencé à former une galerie de peintures et de statues dans le nouveau Conservatoire des Arts et Métiers; la Société d'Histoire Naturelle a élevé récemment un très bel édifice, où elle a placé ses collections déjà considérables, et la Société Historique, quoique tout récemment établie, a déjà publié trois livraisons de mémoires intéressants et possède déjà une bibliothèque précieuse. L'Institut des Artisans, le Cabinet de Lecture Paroissial, l'Association dite *Mercantile Library*, l'Institut Canadien, l'Institut Canadien-Français, et l'Union St. Joseph, sont installés dans de beaux édifices; (les deux premiers surtout) où se trouvent des bibliothèques, des salles publiques pour de grandes réunions littéraires, et des cabinets de lecture fournis d'un grand nombre de journaux et de recueils périodiques du Canada, de l'Europe et des Etats-Unis. Il y a aussi plusieurs théâtres et salles de musique. Un grand mouvement littéraire et intellectuel s'est manifesté depuis quelques années, et il ne se passe presque point de soir sans quelque concert ou quelque lecture publique.

La bibliothèque du barreau, celles du Séminaire de St. Sulpice, du département de l'instruction publique, de l'Université McGill, du collège Ste. Marie, du département Géologique, de la Société d'Histoire Naturelle et en général de toutes les institutions que nous avons nommées plus haut, seraient honneur à des cités plus anciennes et plus populeuses. Il ne se publie point à Montréal actuellement moins de 24 journaux et recueils périodiques. Plusieurs grands journaux politiques ont une édition quotidienne et une édition hebdomadaire.

Ce zèle pour la culture des lettres et des sciences est quelque chose de remarquable dans une ville où le commerce et l'industrie jouent un aussi grand rôle. Montréal est en effet un centre d'affaires de plus en plus considérable et il s'y est fait depuis quelques années des fortunes promptes, honorables et solides. La partie de la ville qui avoisine la canal de Lachine est occupée par un grand nombre d'usines et de manufactures; l'eau qui coule des nombreuses saignées que l'on a faites au canal, met en mouvement des machines qui occupent une population de près de 10,000 âmes,

et d'autres quartiers de la ville ont aussi leurs établissements importants. La raffinerie de sucre de M. Redpath, le grand atelier de marine de M. Camin, les manufactures de moulins à battre le blé, de M. Rodier et de M. Paige, la manufacture d'objets en caoutchouc de M. Hibbard, la fonderie de caractères d'imprimerie de M. Palsgrave, la fonderie et la manufacture d'objets en fer de MM. Rodden et Meilleur, et les grandes distilleries de MM. Molson et autres, au pied du courant, et un grand nombre d'autres établissements importants, font de Montréal une ville à la fois manufacturière et commerçante. Les amusements, et les cérémonies publiques dont le programme avait été tracé par le *Comité de Réception*, et les diverses excursions qui en faisaient partie n'ont malheureusement point permis au Prince de Galles de visiter aucune de ces grandes fabriques ni même aucun des nombreux établissements de bienfaisance et d'éducation qui sont tant d'honneur à la plus populeuse cité de l'Amérique Britannique.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

TEMPERATURE.—A Montréal, le 8 février 1861, à 8 h. A. M., le thermomètre indiquait 25° au dessous de zéro, sur la place d'Armes. Au quarré Viger 34°; derrière la montagne 38°.

Il paraît que l'intensité du froid ne se fait pas sentir seulement en Canada, il règne généralement dans le vieux Monde. En Angleterre on ne se souvient pas, dans le comté d'York, d'avoir jamais éprouvé un pareil froid. Dans plusieurs endroits, on a commencé à abattre et brûler des bâtiments pour ne pas périr par le froid. Le fameux lion de Nubie du jardin zoologique de Londres, et plusieurs autres races de quadrupèdes ont été trouvés gelés dans leur repaire.

A Moscou, le thermomètre a marqué 26½ degrés au dessous de zéro.

A Tornéa, capitale de la Laponie Russe, il a marqué près de 40°.

En Prusse, le froid a été tel qu'il a causé de nombreuses maladies.

Ah! que le riche ne soit point sourd à la voix du pauvre, pendant les jours de cet hiver rigoureux; qu'il donne un peu de son superflu, et l'encens de la prière montera vers le ciel pour implorer sur lui et sur les siens les bénédictions d'un Dieu qui veut qu'il y ait des pauvres sur la terre.—Extrait de la *Minerve*.

UN POURVOYEUR DE DRAPEAUX AUTRICHIENS.—A la bataille de Solferino, un jeune soldat français après plusieurs traits, de bravoure et d'audace, enlève un drapeau à l'ennemi, et vient aussitôt l'apporter à l'empereur qui le félicite et lui donne la Croix de la Légion d'honneur.

Eh ben! Monsieur, (sic) si ça vous fait tant de plaisir je vous en rapporterai encore.

LECTURE ET CONCERT en faveur des dames de charité de Montréal, par M. Nap. Bourassa, et par les amateurs Canadiens, jeudi 21 février, à 7 heures et demie, P. M., dans la salle du Cabinet Paroissial.

CHARADE.

On fanche le premier,
On rase le dernier,
Et l'on chante l'entier.

Le mot de la dernière énigme est la lettre N.